

pour accéder au lieu de ponte de leur reine. À l'intérieur, une voix incite le visiteur à s'asseoir devant un écran où François Roustang (l'hypnotiseur de Lacan) vous convie à une séance d'hypnose. Le visiteur est prêt pour habiter dans *l've heard about...©* : une ville où la responsabilité individuelle et le biovoisinage sont un préalable à l'existence et au développement en temps réel de cet organisme entre high & low-tech. À suivre... Le collectif R&Sie (n) s'inscrit dans la courte lignée des architectes radicaux et expérimentaux tout en ayant une activité de «constructeur», puisqu'il a de nombreux projets en cours, principalement à l'étranger. Est-ce la frilosité des donneurs d'ordre de l'Hexagone qui explique que ce projet reste à l'état d'exposition ?

Christophe Le Gac

paris

NATACHA NISIC

Musée Zadkine

8 juin- 2 octobre 2005

Peut-on faire des images d'Auschwitz après toutes celles que le monde entier a pu voir et associer à l'horreur des camps d'extermination nazis ? Confrontée à cette question lorsqu'elle se voit passer la commande d'un film sur Birkenau pour le Mémorial de la Shoah, Natacha Nisic a répondu par l'affirmative. De même qu'on peut écrire, peindre, composer de la musique, danser après Auschwitz, on peut aussi produire de ces lieux de torture des images tout autres qui ne soient ni oubliées de l'histoire, ni irrespectueuses de l'incommensurable souffrance endurée, et qui pourtant témoignent de la vie plus que de la mort, de la lumière, de l'émotion engendrée par la surface irisée d'un plan d'eau. C'est en tout cas ce qui ressort des œuvres réunies par la jeune femme au musée Zadkine, où elle

présentait des vidéos et des photographies prises à Auschwitz au cours de plusieurs voyages entre 2003 et 2005. Chaque mètre carré de terre, chaque arbre, chaque brin d'herbe, ici, est un point sur une carte dont tous les sites sont des repères de la mémoire universelle. Quand Natacha Nisic photographie une mare, c'est la mare «près de la chambre à gaz et du crématoire IV» ou du «crématoire II». Quand elle filme un réservoir, il est situé «près de la rampe, le long de la voie ferrée» et les arbres que l'on aperçoit sont ceux du «petit bois de bouleaux» de sinistre mémoire. Pourtant, quand, «soixante ans après», tôt le matin, elle réalise ses images, l'artiste est frappée par la sérénité des lieux. «Le réservoir est une surface tranquille, presque immobile, qui reflète le ciel dans un rectangle lumineux.» Sur le rebord de béton, un crapaud attire son attention. Elle le photographie comme un signe de vie, sans s'apercevoir qu'elle photographie en même temps une autre forme au fond du réservoir, forme qui, au développement, se révélera être un deuxième crapaud et provoquera l'effroi de l'artiste tant elle y reconnaîtra le masque de la mort. «L'image porte en elle sa propre contradiction», commente justement Nisic. De même, l'exposition comportait de superbes vues d'arbres inspirant, elles, non la terreur, mais un étrange sentiment de douceur. S'interrogeant sur le statut des images – leur valeur documentaire et esthétique, le poids de l'interprétation, la notion de preuve –, Nisic a aussi filmé l'extérieur du camp, les immeubles d'une banlieue ordinaire à quelques kilomètres, les gens à leur fenêtres dont, inévitablement, on se demande, soupçonneux, ce qu'ils observent... En contrepoint, le musée expose des sculptures de Zadkine réalisées alors qu'il vivait en exil à New York. Parmi celles-ci, *la Prisonnière*, conçue, fin 1943, d'après des photographies de camps de concentration.

Catherine Francklin



Natacha Nisic. «Mare aux cendres». 2005.
(© N. Nisic ; Court. Renos Xippas, Paris)